

ETUDES PHILOSOPHIQUES

**Revue semestrielle, publiée par
Le département de philosophie- Université d'alger 2**

Numéro 9

**Année 2013
ISSN 1111-5203**

Philosophie de l'éducation

et éducation philosophique

Par : Ali Ziki, Université d'Alger II.

« Il ne faut pas apprendre les pensées, il faut apprendre à penser. »
« L'éducation est le plus grand et le plus difficile des problèmes qui puissent être proposés à l'Homme. » E. Kant.

Pour aborder cet épineux problème, nous voudrions souligner d'emblée qu'on ne découvre pas une nouvelle Amérique ni une nouvelle théorie sociologique quand on annonce que l'Algérie traverse une crise grave, dont les conséquences peuvent être incalculables. Mais on peut découvrir des idées nouvelles dès qu'on s'applique à cerner et disséquer cette crise, montrer sa nature, ses tenants et aboutissants.

Nous formulerons cette thèse que la crise de notre société est avant tout une crise morale, donc identitaire. Nous émettrons cette hypothèse de travail que la solution à cette crise passera nécessairement par une réforme radicale de notre système éducatif qui manque avant tout d'audace, d'imagination et d'intelligence, donc de performance. Cette réforme appelle à un réaménagement profond des programmes et des méthodes, et elle doit être cautionnée par la philosophie, en tant que discipline mère de rigueur et de rationalité.

Quoique limitée à la jointure de l'enseignement secondaire et supérieur, contrainte à dispenser un enseignement purement formel, la philosophie doit y joindre son rôle d'éducatrice à la réflexion et à la critique positive.

L'éducation concerne l'ensemble de la société

Il est inutile de rappeler que le problème de l'éducation intéresse et doit intéresser tout le monde. Il n'est pas, de ce fait, l'apanage d'un parti ou la chasse gardée d'un pouvoir aussi éclairé, populaire et nationaliste qu'il soit. Il n'est plus également une affaire exclusive des professionnels de la pédagogie ou de la philosophie, aussi avertis qu'ils puissent être.

L'éducation concerne et engage la nation toute entière. Personnellement, je n'avais pas hésité lors d'une émission organisée par la chaîne I de la RTA en 1987, à souligner la nécessité urgente d'initier un

débat national, libre et serein, sanctionné par un référendum populaire quant à la forme et le contenu que doit revêtir notre système éducatif.

L'occasion me paraît opportune pour relancer, aujourd'hui, l'idée mais sous l'angle et l'auspice de la philosophie.

En effet, aucune société humaine ne peut s'inscrire dignement dans le concert des nations et s'insérer dans la longue chaîne de l'Histoire sans apporter sa propre contribution.

Celle-ci ne se mesure aux choses fabriquées ou importées et entassées pour être étalées avec insolence ici et là. Elle se mesure aux idées qu'elle forge en taillant le réel, aux concepts qu'elle élabore pour véhiculer et transmettre ses idées, à sa vision d'elle-même de l'autre et de l'univers qui la cadre et la stimule, à ses valeurs qui la reflètent et l'orientent, à ses idéaux qui la projettent dans une destinée sagement tracée, consciemment désirée, jalousement réalisée, enfin fièrement assumée.

L'éminent professeur Bucker disait que pour juger l'état de santé intellectuel et culturel d'une nation, il suffit de relever les mots qui reviennent le plus souvent dans les discussions de rue et de famille.

En appliquant cette règle élémentaire à notre société, nous n'avons pas de quoi être fiers. Cela est dû avant tout à notre système éducatif « bricolé » en toute hâte, et fabriqué de toutes pièces pour répondre par coup de poing à des situations souvent explosives du moment.

Néanmoins, oublier ou sous-estimer le poids pesant de notre histoire mouvementée c'est aller à l'encontre de l'analyse objective.

Ceci étant, il convient de souligner qu'on ne peut soulever, seul, toutes les données et retombées d'un problème aussi complexe et chargé de différentes pesanteurs idéologiques et axiologiques.

Nous n'avons pas, en outre, l'outrecuidance de fournir des recettes magiques et efficaces permettant enfin à notre système de trouver la performance et l'élégance intellectuelle qui lui font cruellement défaut.

Nous ne pensons pas également qu'en conjuguant les fonctions théoriques et critiques de la philosophie à celles pratiques et réceptives de la pédagogie, nous arriverons à « accoucher » sans douleur, d'un système éducatif prompt à former sur mesure, et à moindres frais, l'Homme de demain.

On ne forge pas le système d'une nation à la sauvette ou par placage d'idées « volées » ici et là, puis greffées dans un tissu social défavorable à leur développement.

Le système éducatif ne peut lui venir que du « dedans », des profondeurs de son âme. Les sociétés les plus évoluées techniquement donc scientifiquement, n'ont cessé de parfaire leur système éducatif en actualisant les données et en ajustant les « tirs ».

Leur mobilité historique se trouve favorisée justement par des réformes continues de leur éducation.

Comment réformer notre système éducatif ?

Nous nous proposons ici de voir comment envisager notre système éducatif, son rôle (positif ou négatif) dans le processus de l'édification nationale.

Faut-il le réformer ? Dans quel sens l'orientation : dans le prolongement de ce qui est appelé réformes économiques et politiques, ou au contraire comme préalable à toutes ces réformes criées sur tous les toits ?

Si ces réformes s'imposent inévitablement, quelle forme donner à notre système éducatif ? Quel contenu lui consigner ? Quelle sera la finalité de notre éducation ? Que peut faire la philosophie dans une société qui ne pense par la force des choses qu'à entasser les choses du ventre et ses accessoires ?

Bien plus, que peut faire la philosophie dans un siècle qui ne jure que par les mathématiques et les techniques ?

Evidemment on ne peut répondre à cette batterie de questions dans un seul article. Chacune d'elles nécessite en effet une étude à part. Néanmoins, nous essayerons de les aborder globalement en les enjambant selon les besoins de l'article. D'autres études plus poussées pourraient les reprendre ultérieurement. Pour l'heure, nous nous contenterons de les analyser sous l'angle de la philosophie, entendu que le système éducatif d'une nation épaulée et éclairée par la philosophie constitue la cheville ouvrière de toute édification sereine et efficace.

A suivre de près les itinéraires serpentés de notre système éducatif, on notera qu'il est né d'une situation socio-historique très douloureuse. Il devait faire face à un besoin urgent en matière de cadres de tout niveau et dans tous les domaines. La pression était tellement forte qu'elle a obligé les responsables de ce secteur stratégique à « accoucher » dans la douleur de n'importe quel système susceptible de former le plus possible de cadres et vite. Sans perspectives lointaines et sans philosophie explicite, les réformes qui ont suivi furent prises par les mêmes tornades socio-économiques.

Mieux encore, au lieu de murir et pétrir les idées émises et piocher les travaux déjà élaborés, chaque nouveau ministre qui arrive les mettait de côté pour faire figure de pionnier innovateur, en « réchauffant » d'anciens projets refroidis au fond des tiroirs et les habillant de nouvelles expressions très à la mode de chez nous.

Ainsi, sans continuité dans les idées, aucune réforme ne peut aboutir et encore moins survivre à son initiateur. A notre avis, le défaut de notre système éducatif est d'avoir mis la charrue avant les bœufs.

N'a-t-il pas pris la relève du système français sans remettre en cause sa composante idéologique et sa finalité destructrice avouée ?

Chacun sait en effet, que l'entreprise coloniale en Algérie a très tôt et vite senti la nécessité de s'appuyer sur une science et une idéologie conformes à ses desseins. Après la prise des terres par l'épée et la plume, doit venir la prise de possession des esprits par la parole et par la plume. Forte de cette science bien appliquée à la politique, l'école française en Algérie, pénétrée d'une idéologie « blanche » et drapée d'une histoire « scientifique » très partisane, allait jouer un rôle de premier plan dans la confiscation et la francisation de l'Algérie « insolente » au profit du colonialisme et lui permit d'oblitérer notre mémoire et momifier notre culture autrefois rayonnante. L'école et à travers elle l'idéologie française bien établie par la charrue et l'épée puis consolidée par la plume et la parole, devait répondre à deux demandes urgentes de la société coloniales avides d'expansion et de richesse :

1) La quête de l'efficacité rationnelle et rationalisante

2) La légitimité de revendiquer l'héritage romain en montrant qu'entre Carthage et l'Islam, on a montré ce que pouvait être une Algérie résolument tournée vers l'Europe, et s'assimilant à elle (Balout).

La romanisation de l'Afrique du Nord par la francisation de l'Algérie est le plus souvent conçue et présentée comme le résultat d'un développement linéaire et continu, cumulatif et sans faille de l'esprit « occidental envahissant » (R. Genon).

Ce qui s'est passé en fait n'est qu'une projection arbitraire dans l'Algérie antique de l'idée de progrès, familière à la société européenne du 19^{ème} siècle bien au fait d'une croyance, complaisamment entretenue par l'idéologie coloniale dans sa phase ascendante. Il suffisait que les critères retenus pour juger du développement de l'Algérie par exemple, ne soient pas

systématiquement les critères coloniaux promus au rang de valeurs universelles pour se rendre compte de la fragilité de cette belle « architecture » intellectuelle de l'histoire coloniale. C. Lévi-Strauss observait ainsi, qu'à chaque fois que nous sommes portés à qualifier une culture d'inerte ou de stationnaire, nous devons nous demander si cet immobilisme apparent ne résulte pas de l'ignorance ou de ses véritables intérêts conscients ou inconscients.

Donc le système éducatif algérien ne peut à notre avis se remettre de sa grisaille chronique sans avoir dès le départ contrebalancé les soubassements idéologiques et les pesanteurs axiologiques hérités du système français.

Pour cela, il convient de définir clairement une idéologie propre à exprimer et assumer notre identité et notre devenir historique dans toutes ses épaisseurs culturelles et ses profondeurs sociales.

Ce rôle éminemment culturel et intellectuel, donc existentiel, revient et doit revenir de droit et de fait à un système éducatif pointu, taillé par la philosophie et balisé par l'histoire. Pour ce faire, un train de réforme s'impose. D'ailleurs, le mot « réforme » constitue aujourd'hui le leitmotiv de tous les discours idéologiques du pouvoir et des différentes formations politiques inscrites au registre de la politique.

Cependant, l'orientation donnée à ces réformes ne peut soulever qu'interrogations et inquiétudes. Ainsi, à entendre nos spécialistes et vétérans des réformes engagées, il suffirait d'optimiser le rendement des usines et des terres pour assurer et garantir à l'Algérie, rivée au sol, un décollage à la verticale.

Or, dégripper la machine économique sans éveiller nos âmes rasées par une idéologie inhibante, sans frotter nos pensées rouillées et hypothéquées par des centres de pouvoir puissants, mais incompetents, ces réformes-là n'aboutiront qu'à des impasses.

La philosophie dans l'université :

A regarder les choses de près, il paraît clair que la pédagogie semble avoir échoué dans sa tâche éducative pour des raisons que nous avons évoquées. L'ultime issue serait alors de louer les bons offices de la philosophie qui, malgré sa marginalisation par les sciences exactes, entend toujours se réintrôniser tout l'espace social qui lui revient de droit, sinon de fait. Néanmoins, certains pensent qu'une philosophie décriée, bafouée, puis

dénoncée par ses propres artisans, ne peut à elle seule assumer la lourde tâche d'éducatrice de l'humanité et d'accoucheuse de projets de société.

Contrairement à ces assertions, l'histoire nous enseigne, en effet, que tout projet de société, élaboré depuis Confucius à G. Orwell, en passant par Platon puis Saint-Augustin et Al-Fârâbî et bien d'autres grands noms de la pensée humaine, sont l'œuvre de la philosophie. Ce cheminement bien ordonné de la pensée de l'Homme consacre la philosophie dans sa profession d'accoucheuse d'idées et de projets de société et la rehausse au rang de reine et de servante des sciences, selon l'expression connue d'A. Comte. C'est à cela peut-être que pensait Al-Fârâbî quand il disait que la philosophie ne travaille que pour l'éternité et qu'en elle, il n'y a point de morts.

Cependant et malgré ce tableau fort optimiste de la pensée philosophique, sa situation actuelle, tant au niveau idéologique qu'épistémologique, est des plus confuse, allant du discrédit le plus total à la vénération la plus profonde. Sa situation actuelle est des plus inconfortables, génératrice de cette ambivalence qui la caractérise de nos jours.

D'un côté, elle doit se réinscrire et affronter un monde tenaillé par les techniques et la cybernétique des plus évoluées. Et d'un autre côté, elle est appelée à s'engager dans un climat intellectuel marqué par l'interdisciplinarité, la pluridisciplinarité et la transdisciplinarité, laissant aux idées la libre circulation entre et au-delà des frontières bien établies entre les sciences. Cette ambivalence s'explique par le discrédit qui frappe la philosophie, détrônée par les sciences exactes et la piété, le respect qui s'attache encore de nos jours à certaines figures illustres, sans doute d'ailleurs, plus célèbres que lues. Mais dans un cas comme dans l'autre, la philosophie ne cesse d'émerveiller et de fasciner les plus sceptiques, dès qu'elle s'attelle à penser et à déchiffrer l'énigme de l'Homme et celle de l'univers. Mais elle répulse par l'image que donne d'elle l'idéologue mercenaire, louant ses vastes connaissances, pour mieux asseoir et légitimer les pouvoirs en place, au lieu de les critiquer et de mettre à nu les mécanismes organiques qui les constituent et les consolident. Parallèlement, elle reconforte par cette autre image, hautement positive ; le philosophe n'étant jamais englué par le pouvoir qui, par essence, corrompt la volonté humaine et décrépète ses facultés morales et intellectuelles (Ibn Khaldoun).

Ce philosophe-là devient l'œil implacable qui regarde froidement le prince et révèle son mensonge. Et c'est là, tout le projet éducatif de la

philosophie qu'aucune autre discipline ne peut entreprendre et assumer...

S'agissant du rôle de la philosophie dans notre société, il nous semble téméraire, voire inopportun d'initier crûment un pareil débat, d'autant plus que la philosophie cultivée actuellement dans nos universités, ne peut à elle seule remédier à l'égaré culturel de notre société. Elle doit faire face à une demande pressante de notre société, malade de son identité. Son intervention s'inscrira sur plusieurs registres. Elle doit prendre part aux activités purement intellectuelles de l'enseignement et de la société dans son ensemble. Ce projet de société, dont nous rêvons tous et que nous quémandons désespérément auprès des autres, revient de droit aux philosophes.

Car en tant qu'Alpha et Oméga de toutes les connaissances humaines, la philosophie doit s'acquitter d'une tâche primordiale à toute demande de la connaissance, celle de produire et de forcer l'arsenal rationnel et méthodologique. L'ensemble des concepts, principalement ceux à usage politique et idéologique, qui occupent et habillent « l'espace aérien » des différents partis, doivent être marqués par le sceau de la philosophie, faute de quoi, on ne peut les utiliser dans tous les sens voulus, pourvu qu'ils soient « rentables politiquement », comme c'est le cas présentement en Algérie... C'est ainsi, qu'à défaut d'avoir défini clairement certains concepts à portée politique, chacun les commercialise comme il l'entend, contribuant à dessein, à entretenir ce brouillard d'idées qui caractérise notre espace politique actuel. La confusion et l'inquiétude qui règnent dans nos esprits peuvent s'expliquer par l'absence de la pratique philosophique qui, définit, clarifie et raffine tout autant les concepts que les méthodes d'approche. Elle rationalise également les inquiétudes en évacuant les ambiguïtés et la phraséologie que certains cultivent avec art.

Dans ce contexte bien déterminé, la philosophie peut et doit nous enseigner, avant tout : la discipline, la nature du pouvoir, ses fondements, ses limites, ses prérogatives et ses finalités avouées ou inconscientes. Elle doit clarifier, comme elle l'a toujours fait par le passé, les difficiles relations entre religion et politique, trancher dans la polémique qui s'y instaure : Faut-il politiser la religion ou au contraire dompter et apprivoiser la politique par la religion ? D'autre part, le concept de laïcité qui électrise les esprits et minimise les débats, doit être frotté et taillé par la philosophie, car sinon, les

« nuages » qui l'enveloppent peuvent avoir des conséquences graves quant à l'issue incertaine de notre fragile démocratie. Donc, après avoir confectionné cet outillage conceptuel et méthodologique, la « philosophie universitaire » doit impérativement participer aux discussions acharnées qui s'engagent autour d'un certain nombre de thèmes, toujours actuels d'ailleurs, parce que chargés des diverses pesanteurs idéologiques, politiques, religieuses, axiologiques, et dont l'ensemble s'articule sur la question identitaire propre à chaque nation en quête de son devenir.

Tous les Hommes, écrivait Aristote, ont par nature le besoin de connaître et de s'instruire des choses du monde, qui les entoure et les défie par ses phénomènes souvent imprévisibles. Cette préparation à l'acquisition du savoir revient à l'école, puis à l'université, son prolongement culturel. D'autre part, on a déjà noté que le but de l'éducation est d'abord d'assurer que les membres de la société sachent créer et assumer leur condition humaine dans toute sa plénitude, ce qui nécessite une prise en charge adéquate des plans pédagogiques, culturels et intellectuels, par l'université.

Celle-ci s'annonce, ainsi, à la fois comme dépositaire génératrice de la culture nationale et de la culture universelle. Elle crée, modifie, conserve et transmet cette culture. Elle ne peut s'acquitter de cette tâche qu'en admettant en son sein la pluralité des approches et en s'efforçant d'englober tout le spectre des sciences humaines et naturelles.

L'histoire nous enseigne que la science peut être créée et développée par n'importe quel peuple et n'importe quelle culture. Il s'en suit que la science ne s'enrichit que si elle s'enracine dans différents environnements culturels.

Le développement et le progrès que génèrent la science et la technique ne sont pas des lignes droites le long desquelles nous marchons alignés comme des soldats. Chaque nation suit sa propre voie.

Il s'en suit que la tâche de l'université n'est pas seulement de former des spécialités performantes dans différents domaines mais aussi et surtout de contribuer à l'élévation du niveau culturel de la société dans son ensemble par l'instauration de la formation permanente, la migration entre les différentes disciplines, le travail inter et transdisciplinaire, le but étant de permettre à chacun la découverte de sa propre voie et personnalité. Dans un autre registre, l'université doit contribuer à enrichir et à unifier l'humanité dans une grande entreprise scientifique et culturelle susceptible de réduire le

décalage flagrant entre les pays développés scientifiquement et ceux dits en voie de développement, ou plutôt sous-analysés selon l'expression de J. Berque. Par là, l'université peut contribuer à la compréhension entre nations par la fécondation des différences culturelles de chacune d'elles.

Les dangers du « prêt-à-penser »

Notre jeune université doit réserver une place plus conséquente à la recherche fondamentale, mieux adaptée à nos possibilités que la recherche exclusivement technologique. Au lieu de cela, et suivant la mode de là-bas, on a découpé la mission de l'université en une série de fonctions dissociées les unes des autres. Les perspectives d'ensemble se sont alors brouillées, perdues et refoulées de toutes les interrogations que la philosophie aimait à soulever. Dans ce découpage arbitraire des sciences, entre les sciences dites exactes ou « dures » comme sciences de pointe et de prestige social, et celles dites humaines ou « douces », sciences de corvées, imposées aux marginalisés de la société ou comme des pertes de temps, fort peu récréatives. La philosophie est tout à fait indiquée pour assurer une meilleure réconciliation entre des savoirs en instance de divorce. Elle montre, si besoin est, que les « frontières » qui séparent les sciences ne sont qu'imaginaires et que toutes les sciences sont faites par l'Homme et pour l'Homme. Seulement, les sciences exactes l'aident mieux à la transformation du milieu naturel qui l'entoure. Les autres lui permettent de se comprendre et de comprendre les autres. Les premières l'expédient plutôt vers l'avenir, les autres l'attachent au passé. Un texte bien connu de Heidegger en dit d'avantage sur un point précis, il y déclarait que les l'un des plus graves parmi les périls qui menacent notre pensée est, aujourd'hui précisément celui-ci : que la pensée, au sens philosophique, n'ait plus aucun rapport véritablement originel avec la tradition d'où elle est issue. Cette sentence tranchante s'applique parfaitement à notre société désorientée, car n'ayant pas encore produit sa propre philosophie, elle vit coupée de ses origines historiques et culturelles qui lui ont donné jour. Bien plus, la philosophie et les différentes sciences que nous enseignons aujourd'hui, nous lient d'avantage avec l'Occident qui les a produites qu'avec nous-mêmes, et encore moins avec notre passé. La raison philosophique et scientifique occidentale s'interposent entre nous et cachent tout ce qui est indispensable pour un développement culturel harmonieux pour nous...S'ajoute à cette

incapacité « congénitale » de notre société à se philosopher elle-même, le fait saignant de que le monde s'établit aujourd'hui en tant que pluridimensionnel. S'il reste soumis aux quadratures des rivalités hégémoniques, la mondialité culturelle devient aux yeux de beaucoup la prémisse obligée des libérations politiques (A. Scheriaty).

La mondialité culturelle née à la faveur de l'occidentalisation du monde (S. Latouche) est en train d'unifier l'espèce humaine sous le règne souverain de la technique. Le résultat de cette conquête foudroyante est le déracinement des Hommes et la disparition de leur particularité intrinsèque.

Un autre problème ronge notre société. Elle se trouve plus agitée par les problèmes du monde occidental contemporain que par les siens. Elle doit donc commencer par situer ses propres problèmes, les circonscrire et conjuguer les moyens adéquats pour les résoudre.

Au fond, le problème majeur qui se pose à notre société, est celui du regard qu'elle doit porter sur elle-même et sur les autres ou parfois son refus de se regarder, actions pourtant impératives. Son regard, comme celui de toutes les sociétés du tiers-monde, se trouve mutilé selon l'expression intelligente de l'iranien Daryush Shyegan. Il est responsable de notre « colonisabilité » en ce qu'il provoque une distorsion mentale entre des réalités nouvelles (la modernité) avec lesquelles on est obligé de composer, et des représentations anciennes. Nous vivons encore à l'heure de l'enchantement du monde parce qu'on ne regarde notre passé qu'à travers la grille des mythologies religieuses et non sous l'angle de la pensée philosophico-scientifique. Nous ne voyons dans la modernité qu'une sécrétion de l'Occident, non une phase nécessaire de toute culture. On n'apprécie de cette modernité que ses produits « prêt-à-porter », non le formidable processus qui l'a engendrée depuis son inauguration, il y a trois siècles.

La philosophie à laquelle nous appelons de tout cœur doit faire face à l'occidentalisation menaçante du monde. Elle doit pour cela souscrire à l'idée qu'il y a dans le monde pluralité de cultures, donc de philosophies et qu'il y a une égalité potentielle entre ces cultures, d'autant plus que le savoir ne cesse, depuis le 17^{ème} siècle de s'accroître à un rythme exponentiel.

L'origine des « inégalités »

Pendant cette croissance a été très inégale, selon les pays et les régions du monde. Les conséquences de ces inégalités se font encore sentir aujourd'hui et parfois de manière désastreuse. Elles sont un des éléments les

plus flagrants du déséquilibre mondial. Faut-il peut-être agir pour un nouvel ordre scientifique et culturel du monde ?

Ceci nous autorise à croire que ces inégalités dans les civilisations, entre les pays riches, de leurs sciences, et les pays pauvres, par leur ignorance, ne sont pas imputables à une quelconque fatalité aveugle, mais révèlent plutôt des antécédents et des aléas de l'histoire, dont la politique, la pédagogie et la philosophie de chaque pays n'ont pas été agencées et utilisées en temps et en heure afin d'en tirer profit. Nous considérons que chaque culture est, au moins virtuellement, en mesure d'apporter une contribution originale à la science, comme l'Inde et le monde arabo-musulman l'ont fait par le passé. Les différentes cultures peuvent enrichir la science d'acquis nouveaux, à la fois universellement valables et marqués du sceau de leur propre génie.

Le problème est donc, et avant tout, de créer des conditions telles que ses virtualités puissent effectivement s'actualiser et s'explicitier. Le rôle en incombe, il est évident, à l'université qui, en gérant les facultés mentales de l'Homme, forme des personnalités intégrées capables d'acquérir et d'utiliser le savoir d'où il émane pourvu qu'il soit rigoureusement rationnel. C'est par cette création originale et par cette ouverture sans complexe sur « l'autre », que nous pouvons nous engager à fond contre notre sous-développement culturel et pour notre affranchissement culturel, et ainsi être en mesure de nous soustraire au dilemme pernicieux qui consiste à choisir entre la modernité et l'authenticité. Faux problème, donc fausses solutions qui s'amoncellent et qui découlent de ce dilemme, qui n'en est pas un, au sens existentiel du terme.

La création originale et l'ouverture sans complexe sur « l'autre » doivent nous soustraire au dilemme pernicieux de l'avenir sans racines ou de l'authenticité sans lendemain ; dilemme auquel beaucoup vont succomber – et sans appel – selon certaines visions défaitistes qui crient à haute voix qu'il n'y a nulle échappatoire ; il faut se moderniser pour survivre mais il faut se détruire pour se moderniser.

Donc toutes les sociétés doivent devenir technologiques et virtuellement occidentales ou mourir.

Il y a pour elles, deux hypothèses selon J. Berque :

- Se confiner dans l'archaïsme confortable reconfortant parce qu'il flatte l'orgueil.
- S'absorber dans la modernité des autres.

Si notre société paraît être bloquée à mi-chemin de son destin, c'est parce qu'on lui a justement présenté l'hypothèse occidentale comme la seule solution possible. Sans cette tricherie, elle aurait pu parvenir à un stade technologique meilleur à partir de ses propres origines et à la mesure de ses possibilités et aspirations.

Cette situation interpelle donc nos penseurs à mettre leurs pendules à l'heure des sciences et des philosophies majeures, à dépasser le stade de simplement fonctionnaires transmetteurs de la philosophie « des autres », à celui de véritables penseurs créateurs d'un savoir original.

Nous sommes donc instamment appelés à « produire » notre propre société à travers notre propre philosophie susceptible de contrebalancer l'idéologie coloniale qui occupe encore, de nos jours, nos espaces mentaux, mine notre champ culturel et brouille notre mémoire. Elle doit également affronter l'avance rapide de l'occidentalisation du monde. Ce travail passera nécessairement par l'enseignement, dans sa conception la plus large.

A ce niveau, nos enseignants doivent philosopher à ciel ouvert dans un langage simple, clair, sans hermétisme aucun.

Cette philosophie qui devrait être essentiellement dialogique, échappera aux lois mécaniques de l'apprentissage, chères aux empiristes, et s'ennuiera dans le constitué et le « prêt-à-porter ». (M. Ponty).

Sa tâche première est d'initier au doute et à la critique ; elle est de ce fait plus méthodologique que notionnelle.

Elle répugne à la transmission passive des connaissances par un ronronnement de cours théoriques à « haute altitude », matraquant les esprits au lieu de les stimuler et les aiguïser.

La philosophie comme pratique pédagogique

La philosophie est une discipline qui se vit autant qu'elle s'enseigne. Elle répond aux interrogations des étudiants et leur apporte le complément d'érudition et de réflexion nécessaires à leurs recherches personnelles. Donc, restaurer le primat de la réflexion c'est redonner à l'enseignement de la philosophie la plénitude de sa fonction, celle de former l'autonomie du jugement donc de la personnalité. Le rôle du professeur de philosophie est d'avantage celui d'un directeur de recherche que celui d'un analyste de doctrine et de théorie et encore moins celui de moraliste et de censeur d'idées.

Par les discussions qu'elle initie et engage à un niveau de plus en plus théorique et profond, la philosophie se redécouvre comme une interrogation incessante, et étonnamment comme une réponse à une inquiétude.

En initiant à la responsabilité de la critique engagée dans la recherche désintéressée de la vérité, le professeur de philosophie retrouve la « maïeutique » socratique dans toutes ses chances d'efficacité et de rationalité.

Par un dialogue grave mais cordial, le professeur de philosophie apprendra à ses étudiants que la vérité n'appartient à personne en propre. Elle est le lien commun de tout le monde, la vocation commune de l'humanité toute entière. Les véritables professeurs de philosophie ne « fabriquent » pas de disciples en « série » ni de militants sympathisants qui véhiculent et répètent docilement, fidèlement, les paroles et les conclusions du maître. Ils forment plutôt des disciples qui refont et reprennent à leur propre compte, sur des terrains et des thèmes différents, quelque chose d'analogue à ce que le maître a fait.

Le problème de la philosophie est de suivre partout et en tout la raison et la raison seule. Constaté les valeurs de la raison c'est risquer de mutiler à jamais ceux qui n'ont pas reçu « cette éducation de la raison par elle-même », qui n'est autre que la rationalité. Cependant, la philosophie n'est ni une recette de vie, ni une clé pour ouvrir toutes les portes ou pour résoudre toutes les difficultés de l'existence.

A ceux qui n'ont pas reçu de formation philosophique manquera toujours la possibilité d'être Homme, d'échapper aux stéréotypes de l'idéologie commune, de soutenir leurs choix politiques et moraux pour les faire sortir du vague des opinions enfumées et fumeuses, d'arracher les passions du brouillard affectif pour les expliciter, les éclairer et les gouverner. Ce qui leur manquera enfin, c'est non seulement la possibilité de tenir un discours cohérent et rationnel, mais aussi de se garder des discours irrationnels de la tyrannie déguisée sous une phraséologie démocratique ou d'une mystique ésotérique désuète.

Si la philosophie peut nous apprendre quelque chose, ce serait cette leçon souveraine que la seule intervention de la pensée peut mettre de l'ordre partout.

C'est là une révélation surprenante, mais merveilleuse : le monde repose sur la pensée. N'en déplaise aux matérialistes de tous bords.

Nous voulons conclure cette modeste approche de la réforme de notre système éducatif, et par conséquent de notre société, en soulignant que nous avons plus besoin d'idées, de pensées, de visions, donc de philosophie, que de kilowatts ou d'acier.

Si certains n'ont de cesse de déclarer que les nations ne prospèrent que par l'idéologie, c'est parce que la plupart de ces idéologies évacuent de leurs champs, toutes assises et approches véritablement philosophiques. Elles endorment et hypnotisent les esprits au lieu de les fouetter et de les provoquer.

Dans un très beau texte, Nietzsche évoque avec émotion l'odyssée de la conscience humaine dans son effort soutenu pour son affranchissement :

« Je veux faire l'essai de parvenir à la liberté », se dit la jeune âme (...). « Personne ne peut te construire le pont sur lequel toi tu devras franchir le fleuve de la vie, personne hormis toi seul (...). Il y a dans le monde un seul chemin que personne ne peut suivre en dehors de toi. Où conduit-il ? Ne le demande pas. Suis-le. Tes vrais éducateurs, tes vrais formateurs, te révèlent ce qui est ta véritable essence, le véritable noyau de ton être, quelque chose qui ne peut s'obtenir ni par éducation ni par discipline, dissimulé et paralysé. Tes éducateurs ne sauraient être pour toi que tes libérateurs. » (Nietzsche).

La philosophie n'es-elle pas synonyme de liberté, voire une liberté en elle-même ?

La deuxième conclusion suggérée est que la pédagogie appuyée par certaines sciences psychologiques auxiliaires, se trouve appelée à prôner le lourd principe du déterminisme universel.

Elle affirme ainsi que les différences et les inégalités que l'on aperçoit entre les Hommes dépendent uniquement de l'éducation qu'ils reçoivent et de la philosophie qu'ils « commercialisent » entre eux.

Le déterminisme psychopédagogique qu'elle présente, prend alors le pas sur les influences biologiques et organiques du déterminisme physique.

La mise en lumière du déterminisme de la réalité humaine ouvre des perspectives illimitées et autorise toutes les espérances quant à l'avenir de l'humain. Dans cette optique, la politique dont le rôle est de saisir les chances offertes par l'histoire pour prévoir et prévenir, devient pédagogique. La tâche du législateur n'est-elle pas de créer des institutions dont la causalité s'exercera dans le sens souhaité ? Donc notre décadence, notre retard sur les autres, ne sont pas dus à la sécheresse seulement, mais aussi à notre système éducatif.

Une action réfléchie permettra à notre société d'avoir l'entière liberté de s'exprimer, de se situer par rapport à l'autre, de contrôler ses destinées en toute lucidité et conscience, tout cela dans le plein exercice de la réflexion philosophique.

Pour finir, nous allons paraphraser B. Russel qui disait que c'est par l'intervention de la philosophie que la raison et l'esprit deviennent capables de réaliser l'union tant recherchée, entre l'univers et l'humanité toute entière, ce qui constitue le Bien suprême.

Quelques ouvrages de référence :

- G. Bachelard : *Le rationalisme appliqué*, Paris PUF, 1974.
- A. Bernard : *Souvenirs et visions d'Afrique*, Paris, 1914.
- D'Olbach : *Système du monde, ou des lois du monde physique et du monde moral*, Paris, 1822.
- P. Foulquié : *Histoire de la langue philosophie*, Paris PUF, 1969.
- R. Gal : *Histoire de l'éducation*, Paris PUF, 1963.
- G. Gusroff : *Pourquoi des professeurs*, PBP n° 88.
- Ibn-Khaldoun : *Discours sur l'histoire universelle*.
- E. Kant : *Réflexions sur l'éducation*, traduction française, Paris, J. Vrin, 1993.
- C. Lévi-Strauss : *Race et histoire*, Paris, 1982
- M. Merleau-Ponty : *Eloge de la philosophie*, Galimard, 1980.
- F. Nietzsche : *Schopenhauer éducateur, considérations inactuelles*, Paris, 1982.
- B. Russel : *Problèmes de philosophie*, traduction française, Payot, 1989.
- Ali Scheriaty : *Histoire et destinées*, Paris, Publi Sud, 1982.